

Deux réflexions peuvent être apportées à cette enquête méticuleuse, l'une sur le bilan, l'autre sur l'attitude de la population. Tous les pourcentages du tragique bilan du génocide sont réalisés par rapport à la liste des juifs recensés en Bretagne en octobre 1940 ; or, ces chiffres sont parfois exagérément augmentés par la présence des réfugiés de l'exode et, de plus, ces listes ne sont ni exhaustives ni figées car, de 1940 à 1942, il y a des départs (et même quelques arrivées...). Il paraît donc discutable de conclure que l'Ille-et-Vilaine et le Morbihan, avec 35 % et 38 % de victimes par rapport à 1940 ont payé un plus lourd tribut que l'ensemble de la France qui en a compté 25 %. Il faudrait tenir compte de la conjoncture et mieux expliquer la part des juifs implantés depuis des années, voire des décennies, dans telle ou telle ville de Bretagne, voir la répartition – hélas dramatique – entre les juifs étrangers et les juifs français.

Sur le problème de l'attitude de la population, l'auteur résume lui-même : « Leur présence avait été ignorée des Bretons avant la guerre ; leurs persécutions étaient restées inaperçues du plus grand nombre pendant l'Occupation ; leur destin allait être occulté longtemps encore » (p. 381).

S'il y a eu une infime minorité d'antisémites fanatiques, les Bretons eux ne l'étaient pas et nous ne faisons que commencer à connaître, plus de 60 ans après, les cas d'aide aux juifs pourchassés, notamment les enfants. À côté des six « Justes » officiellement reconnus par Yad Vashem en Loire-Atlantique et en Ille-et-Vilaine, Claude Toczé cite d'autres cas dans le Finistère ou en Morbihan (Guémené-sur-Scorff, Ile-aux-Moines, Rieux...). Il y a là matière à de nouvelles recherches sur lesquelles travaillent des particuliers ou des associations : le dossier n'est pas clos.

Au total, au-delà de ces quelques observations voilà un maître-livre qu'il faut acquérir et faire figurer dans la bibliothèque de l'histoire de la Bretagne pendant la seconde guerre mondiale comme de celle du génocide.

Bertrand FRÉLAUT

Jacques THOUROUDE, *Ouest-Matin : un quotidien breton dans la guerre froide (1948-1956)*. Rennes, Éd. Apogée, 2006, 255 p.

Dans un article publié il y a trois ans dans les pages de cette revue (Tome LXXXI, 2003, p. 403-432), nous avons montré comment le parti communiste avait modifié sa stratégie en matière de presse à la Libération, en remplaçant l'hebdomadaire régional publié avant la guerre, *La Bretagne ouvrière, paysanne et maritime*, par quatre hebdomadaires diffusés chacun dans un des quatre départements bretons, et en essayant d'obtenir, à partir

de janvier 1945, une autorisation du ministère de l'Information d'y ajouter un quotidien. Malgré une campagne parfaitement orchestrée par ses quatre hebdomadaires, le parti communiste échoua dans cette tentative. Pierre-Henri Teitgen, alors ministre de l'Information, préféra retenir une coalition radicalo-socialiste pour compléter l'arc-en-ciel des tendances politiques des quotidiens bretons. Dirigé par le socialiste Yves Lavoquer, *La République sociale* commença à paraître en avril 1945, mais dut s'arrêter deux ans et demi plus tard, en novembre 1947. Cet arrêt fut une aubaine pour le parti communiste. Il s'empressa d'occuper la place laissée vide et il le fit d'autant plus facilement que l'autorisation ministérielle n'était plus nécessaire pour lancer un journal ; il suffisait seulement d'avoir une attribution de papier pour faire paraître le titre de son choix. Ainsi naquit *Ouest-Matin* dont le premier numéro est daté du 31 octobre 1948. Jacques Thouroude, ancien professeur d'histoire-géographie dans un lycée professionnel, vient de lui consacrer une étude sérieuse, bien documentée et bien menée. Après avoir lu toute la collection du journal, il a su synthétiser cette histoire en la déclinant dans trois directions différentes qui lui ont permis de visiter les principales étapes de la vie du journal avec ses composantes : sa genèse, ses combats et ses défaites.

Dans l'éventail des journaux qui ont paru en France, la presse communiste est une des plus faciles à répertorier et à analyser. Son identité est presque toujours signalée dans le sous-titre, et le nom du directeur politique, souvent un député ou le secrétaire fédéral, peut achever de convaincre les plus incrédules. De ce point de vue, *Ouest-Matin* constitua une exception. Son sous-titre, « Grand quotidien régional d'information et de défense républicaine », donne plutôt l'image d'un journal grand public plutôt neutre, et le nom de son directeur, Henri Denis, à l'époque professeur de droit à l'université de Rennes, a également pu donner le change.

Jacques Thouroude ne s'est pas laissé abuser par ces indications en abordant son étude. Il s'est attaché d'entrée à décrypter la personnalité d'Henri Denis et a su placer son travail sur le bon rail. En s'intéressant aux écrits et au parcours de l'universitaire, il nous le montre, durant l'Occupation, proche de Vichy, notamment par ses travaux sur le corporatisme. Selon certaines sources, il aurait été pressenti par le MRP pour le représenter aux cantonales de septembre 1945. Finalement, il se laissa attirer par le parti communiste dont il adopta les positions et qu'il défendit lors des campagnes pour l'adoption de la Constitution en 1946. Plus tard, il participa à la création de l'Union des Chrétiens Progressistes (UCP) qui prônait une collaboration étroite des chrétiens et des communistes dans les luttes politiques et sociales. Les investigations de l'auteur au niveau de la rédaction et des cadres du journal, notamment par l'interview des survivants de cette époque, confirment les premières analyses. Malgré le désir

d'avancer masqué dans un premier temps, *Ouest-Matin* était bien un quotidien communiste de stricte obédience.

Après cette première enquête, Jacques Thouroude s'est livré à l'analyse des différents numéros du journal depuis sa création en 1948 jusqu'à sa disparition en 1956. Ce travail, souvent fastidieux, est également mené ici avec beaucoup de rigueur et de sérieux. Finalement, en ramenant le résultat de sa lecture à quatre thèmes – la lutte pour la paix, la défense du modèle communiste, la dénonciation des guerres coloniales en Indochine et en Algérie, la promotion de la culture et des valeurs socialistes –, l'auteur balise bien la plupart des luttes et des combats menés par le parti communiste au cours de cette période de guerre froide.

Restait alors à s'interroger sur les causes de l'échec de cette aventure journalistique et, à travers elle, sur l'échec de la stratégie du parti communiste d'asseoir solidement son influence en Bretagne. Il faut reconnaître que la tâche n'était pas facile pour la direction du journal. Au moment de sa création, il souffrait déjà de plusieurs handicaps. Les quotidiens créés dès le lendemain de la Libération, en particulier *Ouest-France* et le *Télégramme de Brest*, étaient déjà solidement implantés grâce à un maillage très serré de leur diffusion. Ils avaient ainsi donné à leurs lecteurs des habitudes de lecture qu'ils n'avaient aucune raison d'abandonner pour découvrir les particularités d'un nouveau titre. Ensuite, pour tenter d'affirmer sa particularité par rapport à ses concurrents, catalogués, une bonne fois pour toutes, dans la catégorie de la presse bourgeoise, *Ouest-Matin* a été obligé de durcir ses positions, en exposant sans nuances les directives et les mots d'ordre du parti communiste. Ce faisant, il a provoqué l'ouverture de nombreux procès, engagés pour la plupart par le gouvernement. Il a ainsi entaché sa crédibilité sur le plan éditorial et contribué, sur le plan comptable, à accentuer le déficit d'un compte d'exploitation déjà peu solide.

Selon l'auteur, le journal avait aussi pour ambition de gagner à la cause communiste un lectorat traditionnellement assez éloigné d'elle. Sur ce point, il fut mit également en échec par la vigilance d'une hiérarchie catholique, très soucieuse de faire comprendre à ses fidèles les limites d'une politique de la main tendue.

Le plaisir que nous avons eu à lire ce livre nous autorisera à formuler deux regrets qui n'enlèvent rien à la justesse des analyses qu'il contient. Celles-ci souffrent peut-être d'un manque de comparaison avec d'autres journaux de même tendance qui aurait conduit l'auteur à découvrir que les thèmes exposés ici à partir d'un quotidien breton se retrouvent dans des journaux que le parti a publiés dans d'autres régions. Le discours communiste est identique dans tous les quotidiens et le rapprochement de plusieurs titres révèle rapidement l'image d'un clonage bien rodé. C'est vrai pour le contenu. Ce l'est aussi parfois pour l'évolution du journal. *Ouest-Matin* l'a



appris à ses dépens puisque les instances centrales du parti arrêtaient le même jour deux autres quotidiens : *Les Nouvelles* à Bordeaux et *Le Patriote du Sud-Ouest* à Toulouse.

Le lecteur appréciera le confort de lecture tout au long de ce livre, grâce aux notes qui sont regroupées au bas de chaque page où elles viennent éclairer l'argumentation, et non pas reléguées en fin de volume où elles perdent tout leur intérêt. En revanche, il regrettera l'absence du regroupement des sources utilisées et de la bibliographie consultée, ainsi que d'un index des noms cités. Cela aurait contribué grandement à accroître encore l'utilisation de cette étude et permis de corriger quelques fautes de saisie. Cette absence ne manque pas d'étonner de la part d'un éditeur dont la qualité du catalogue n'est plus à vanter. On en conclura donc cette fois que « le diable a placé ici tout exprès la paresse à la frontière de plusieurs vertus ».

Yves GUILLAUMA

*Histoire de Rennes*, sous la direction de Gauthier AUBERT, Alain CROIX et Michel DENIS. Iconographie réunie par Jean-Yves VEILLARD. Apogée, Presses universitaires de Rennes, 2006, 296 p. in-4°.

Encore un beau livre, que l'on a envie d'ouvrir, de feuilleter, d'admirer, de lire, et d'offrir ! Une *Histoire de Rennes*, signée des meilleurs historiens du moment, pour la plupart professeurs d'université, chercheurs, auteurs de thèses de doctorat et directeurs de recherches, qui, à l'instigation du maire de Rennes et de l'inépuisable Alain Croix, nous offrent un ouvrage très original autour d'images. Il s'agit de donner un sens à des documents iconographiques, de les mettre en contexte et de dire ce qu'ils apportent à la connaissance historique de la ville. Ainsi dans le chapitre consacré à *La naissance d'une capitale (v. 1300 - v. 1550)*, Daniel Pichot explique : « Dans le décor des monuments, dans le programme politique ou religieux développé par les miniatures, dans les hésitations entre l'héritage gothique et les nouveautés italiennes ou flamandes, une ville et ses habitants nous disent leur dynamisme, leurs espérances et la difficulté des temps » ; et pour Luc Capdevila, qui présente *Des années sombres aux quartiers d'avenir (1939-1960)*, « la photographie est autant récit et acte de mémoire que le sont une toile ou un texte. Elle saisit le monde en représentation du photographe et signe son inscription dans le temps qui passe ». Se plonger dans cette *Histoire de Rennes*, c'est en quelque sorte faire une visite commentée d'un musée virtuel couvrant toute l'histoire de la ville : 350 illustrations nous sont présentées, soit une moyenne de deux illustrations et demie par double page de texte. La reproduction de documents l'emporte largement : 110 photographies anciennes ou contempo-